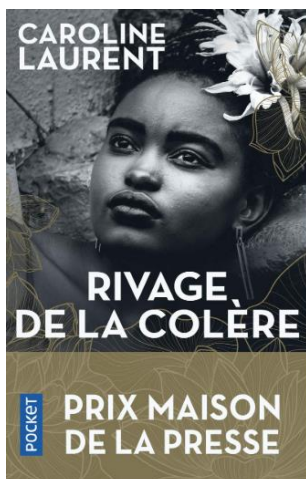




## ***Rivage de la colère*, Caroline Laurent**

Le roman *Rivage de la colère*, de l'écrivaine et éditrice franco-mauricienne Caroline Laurent, a obtenu entre autres distinctions, le Prix Maison de la Presse 2020.

### **Aux origines du roman, le fait historique**

Dans *Rivage de la colère*, Caroline Laurent dévoile un pan tragique, hélas fort peu connu, de la décolonisation dans l'Océan Indien : en 1965, le Royaume-Uni accepte le principe d'élections générales qui décideront de l'indépendance, en 1968, de l'île Maurice et de ses dépendances. Mais dans le plus grand secret, il a été acté que certaines de ces dépendances, dont l'archipel des Chagos, resteront sous administration britannique. Seewoosagur Ramgoolam, alors premier ministre de Maurice, a mené les négociations et cédé les Chagos contre 3 millions de livres sterling, « *une simple compensation destinée au financement de certains projets de développement* » (selon le gouvernement de Londres). Le but n'est autre que de donner ces territoires en location aux États-Unis, qui sur l'atoll Diego Garcia installeront une importante base militaire. L'accord passé entre le Royaume-Uni et les États-Unis stipulant que les îles doivent être vierges de leurs habitants, la suite s'avère particulièrement brutale : les Chagossiens, descendants d'esclaves d'origine malgache et mozambicaine, vont être embarqués de force sur le navire Nordvaer, déportés vers l'île Maurice et les Seychelles, et, devenus des parias, connaître un sort misérable. Ces hommes et femmes innocents ne reverraient jamais leur île. Mais après le temps du déchirement et de la soumission viendrait le temps de l'émancipation, le temps de relever la tête et de prendre son destin en mains. Le temps de la révolte. Caroline Laurent, fidèle aux côtés des résistants Chagossiens, qui est là lors du procès de 2018 tenu à la Cour Internationale de Justice de La Haye, qualifie cette révolte nécessaire de « *combat de David contre Goliath* ». Elle parle à juste titre d'un « *drame humain et géopolitique* », d'une situation qui à ce jour n'est toujours pas véritablement réglée. En effet, si les instances internationales (Cour Internationale de Justice, Assemblée générale de L'ONU, Tribunal international du droit de la mer) ont, entre 2019 et 2021, estimé que le Royaume-Uni avait illicitement séparé les Chagos de l'île Maurice, si le principe de la rétrocession de l'archipel a été admis en octobre 2024, il n'en reste pas moins que la base militaire perdurera selon le bail accordé de 99 ans ; et que, l'accord conclu en 2024 n'ayant pas été ratifié, les discussions concernant la restitution de l'archipel des Chagos à l'île Maurice viennent de reprendre. Signalons que le camp Trump a déjà indiqué « *ne pas être favorable à une rétrocession des Chagos*. »

La base de Diego Garcia, qui a joué un rôle clef dans la Guerre froide, et plus tard dans les bombardements en Irak et en Afghanistan, reste une position stratégique importante pour les États-Unis.

## Un engagement qui prend la couleur d'un roman, un roman voulu militant

Un roman écrit comme une fresque, une saga familiale tressée à l'événement historique, dans le double souffle de l'histoire collective et du drame intime.

Au service d'une quête de justice, choisir la fiction, la « *baguette magique de la fiction, pour sa puissance d'incarnation et d'empathie* », dit Caroline Laurent. Partant de ces faits réels, elle imagine « *une histoire romanesque au souffle puissant* », avec pour cadre premier l'île de Diego Garcia, pour cadre second l'île Maurice. Afin de porter à notre connaissance cette aberration, cette faille de la décolonisation, elle confie le récit à deux voix alternées, à deux époques différentes. Une voix narratrice omnisciente, prédominante, imagine, à partir de faits réels, la vie des Chagossiens, de mars 1967 à août 1975, tandis que la voix du personnage Joséphin, entendue depuis l'avion où il se trouve pour se rendre, en 2018, à La Haye, prend en charge les précisions historiques autant que l'évocation de sa propre mère : fils de Marie-Pierre et Gabriel, les deux amants que rien ne prédisposait à se rencontrer dans un monde tout entier soumis aux tabous, sociaux et raciaux, Joséphin sera celui qui portera devant les instances la voix de la révolte, reprenant à son compte ces mots d'Aimé Césaire : « *Et ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche.* »

L'intrigue peut brièvement se résumer ainsi : Marie-Pierre Ladouceur vit depuis toujours sur l'île de Diego Garcia. Une vie simple et paisible. Une vie faite de petits riens, dans l'affection des siens... Elle va pieds nus, femme noire, mère célibataire sans chaussures ni autres liens pour l'entraver, sa sensualité en accord à celle d'une nature exubérante, jusqu'au jour où elle fait la connaissance de Gabriel, un jeune Mauricien venu seconder l'administrateur colonial. Un homme de la ville. Clair de peau. D'une élégance folle. D'une grande délicatesse. Elle, que convoitent sur son île deux amis de toujours, s'éprend de Gabriel. Un amour qui sera bientôt partagé, parfois tumultueux. Mais un jour, tout bascule. Les navires n'accostent plus aux rivages... comme si l'île se coupait du monde. Sans ménagement ni préambule, les Chagossiens sont convoqués par des soldats sur la plage : ils apprennent alors qu'ils doivent quitter leur île, sans connaître la raison de cet exil, mais s'imaginant que ce départ n'est pas définitif puisqu'on leur ment, que les tractations entre les gouvernements ont été tenues secrètes. Ils n'auront qu'une heure pour se préparer. Faire leurs bagages, rassembler le peu de choses qu'ils peuvent emporter. Il leur faut par force abandonner leurs bêtes — leurs chiens seront gazés avant même qu'ils n'aient quitté l'île — leurs maisons, leurs attaches, leurs morts. Et pourquoi ? Pour aller où ? Après une traversée éprouvante, tous se retrouvent exilés sur l'île Maurice, livrés à eux-mêmes, dans le dénuement, dans l'abandon des autorités, contraints de s'improviser des bidonvilles hors de la ville. Sans espoir de retour et méprisés : « *Sauvage. Sagouin. Nègre-bois. Voleur. Crétin. Crevard. Fils de rien. Chagossien, ça voulait dire tout ça quand j'étais enfant. Notre accent ? Différent de celui des Mauriciens. Notre peau ? Plus noire que celle des Mauriciens. Notre bourse, vide. Nos maisons, inexistantes* ».

Loin de donner une vision paradisiaque doudouiste de la vie sur Diego Garcia, Caroline Laurent, si elle dit l'accord des Chagossiens avec la nature, montre aussi dès l'ouverture, par des descriptions hyper-réalistes – celle de la mise à mort d'un bœuf que le bateau apporte, ou celle de Marie transperçant un poulpe – que la cruauté n'est pas absente de

l'île. Comme un pressentiment de cette grande violence, d'abord exercée par les puissants sur les plus faibles, sur les plus démunis.

### **Quand se rejoignent réalité et fiction**

Roman de l'exil... de la déchirure... car « *l'exil sauve et tue* »; s'il n'est pas un choix, « *quand on n'a pas décidé de partir, il tue !* ». Roman militant certes... mais roman de l'amour aussi : amour pour une terre natale à laquelle l'histoire vous arrache, que vous voudriez retrouver mais qui vous reste défendue ; amour transgression pour l'homme que le destin vous envoie ; amour sans partage d'un père pour un fils, quand bien même il ne serait pas son enfant biologique ; amour indéfectible qui lie les membres de familles écartelées...

Abusés, exilés, abandonnés, les personnages peu à peu retrouvent leur dignité dans la résistance et le combat. Ils étaient pour la plupart analphabètes, sans possibilité de s'instruire, les voici qui reprennent vie grâce aux mots de Caroline : « *C'est une histoire que me racontait ma mère. Pas un conte pour enfants, non, une histoire vraie, qu'elle grattait de temps en temps comme une vilaine plaie. Une tragédie insulaire. Les mères connaissent les berceuses et les sortilèges. Parfois aussi, d'une lumière dans le regard, d'une fêlure dans la voix, elles se trahissent. L'enfant devine un secret... ce secret c'est celui d'une souffrance. D'un arrachement. Une fille ne laisse pas sa mère souffrir. Alors, elle écrit.* »

Ce que dit le personnage de Marie pourrait être mis en exergue : « *L'existence n'était rien d'autre qu'une succession de vérités et de mensonges qui pouvaient faire basculer votre vie sur un mot, un cri, un silence.* » Cependant, le portrait qu'en dresse Caroline Laurent est celui d'une femme qui fait face et que rien n'abat, ni la répression policière qui sévit dans les manifestations, ni la grève de la faim qu'elle mène, ni même un cyclone : « *La vie n'était qu'une question de désir. De mouvement. Qu'elle fende les cocos ou abatte sa pique entre les rochers, qu'elle danse dans la nuit ou attise les caresses, Marie agissait – elle n'attendait pas qu'on lui donne ce qu'elle pouvait obtenir par elle-même. Bientôt, elle saurait lire...* ».

Janine Bailly